

LE CLAN
DU SORGHO ROUGE

MO YAN

LE CLAN
DU SORGHO ROUGE

r o m a n

TRADUIT DU CHINOIS
PAR SYLVIE GENTIL

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Ce livre est la version intégrale du roman de Mo Yan.
La première des cinq parties a été publiée en 1990
sous le titre *Le Clan du sorgho*,
traduit par Sylvie Gentil et Pascale Wei-Guinot.

Titre original : 紅高粱家族 (*Honggaoliang jiazú*)

Éditeur original : Shanghai wenyi shubanshe

ISBN ORIGINAL : 978-7-5321-4637-6

© Mo Yan, 1987

ISBN 978-2-02-111991-6

© Éditions du Seuil, septembre 2014, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE. Le sorgho rouge

DEUXIÈME PARTIE. L'alcool de sorgho

TROISIÈME PARTIE. Les voies des chiens

QUATRIÈME PARTIE. Les funérailles du sorgho

CINQUIÈME PARTIE. Une mort étrange

Âmes héroïques, injustement massacrées, qui planez au-dessus des sorghos rouges à l'infini du pays natal, par ce livre c'est vous que respectueusement j'invoque. Petit-fils indigne je suis pourtant prêt à m'arracher un cœur imbibé de sauce de soja, à le hacher menu et le répartir en trois bols, que je disposerai au milieu des champs. Daignez, ô daignez en accepter l'humble offrande !

Première partie
Le sorgho rouge

I

1939, neuvième jour de la huitième lune, selon le vieux calendrier : mon brigand de père vient d'avoir quatorze ans. Avec l'escouade du commandant Yu, un héros dont les prouesses seront bientôt légendaires, il part tendre une embuscade au convoi japonais qui s'apprête à passer sur la route Jiao-Pingdu. Ma grand-mère, enveloppée d'une veste matelassée, les a accompagnés au bout du village. « Inutile d'aller plus loin ! » dit Yu Zhan'ao. Grand-Mère s'arrête. « Sois sage, Douguan, et obéis bien au commandant ! »

Mon père ne répond rien, il la regarde, si grande, et respire le chaud parfum qui s'échappe du tissu ouaté. Un frisson le parcourt, il tremble, son ventre se met à gargouiller. « En route, gamin », dit le commandant en lui donnant une petite tape sur la tête.

Ciel et terre se confondent en un paysage chaotique. L'écho du pas de la patrouille est déjà lointain. Un voile de brume bleutée vient flotter devant les yeux de mon père, brouille son regard. Il entend marcher les hommes mais ne distingue ni leurs corps ni leurs ombres. Pressant l'allure, il s'agrippe à la veste de Yu. Grand-Mère n'est plus qu'un rivage éloigné, la brume mer en furie. Il s'accroche à ses basques comme à la rambarde d'un bateau.

C'est ainsi qu'il s'engage dans la course qui va le mener à cette pierre tombale verte et nue, dressée au milieu des sorghos rouges de mon pays natal... Une stèle qu'ont aujourd'hui envahie les herbes sèches et frissonnantes... Ici un jeune garçon est un jour venu faire paître sa chèvre. Tandis que tranquillement elle broutait, il s'est planté dessus et après avoir pissé un grand coup furieux s'est mis à chanter : « Les sorghos ont rougi... Le Japon est ici... Debout, mes camarades !... Prêts à la canonnade ! »

On prétend que c'était moi, ce petit berger. Peut-être. Ce canton

nord-est de Gaomi, je l'ai beaucoup aimé, et tout autant haï. J'ai mis du temps à comprendre : plus beau pays du monde, c'est aussi le plus laid, le plus serein et le plus terre à terre, le plus pur et le plus corrompu, le plus héroïque et le plus lâche, le pays des pires ivrognes et des meilleurs amoureux. Ceux qui y sont nés se nourrissent du sorgho que tous les ans ils plantent. Au cœur de l'automne ses vastes champs ne sont plus qu'océan de sang, sorghos serrés resplendissants, sorghos frêles et gracieux, fougueux et émouvants. Quand le vent fraîchit, quand la lumière éclate, des nuages pommelés flottent dans le ciel tuilé de bleu. Des ombres pourpres glissent sur les épis. Inlassablement, les taches sombres d'hommes en groupes tendent leurs filets entre les tiges. Capables de tuer pour voler, entièrement dévoués à leur patrie, ils ont été les acteurs de tragédies héroïques et nous, petits enfants indignes, savons le fossé qui nous sépare d'eux. En même temps que nous progressons, clairement je nous sens en régression.

Après avoir quitté le village, la patrouille s'est engagée sur un étroit chemin. Le bruissement des herbes se mêle à son piétinement. La brume est épaisse et changeante. Sur le visage de mon père les gouttelettes se font lourdes perles, une mèche de cheveux colle à son front. Parfums familiers, cette odeur ténue de menthe qui émane des champs et celle, âpre et douce, du sorgho mûr : aujourd'hui pourtant, dans le brouillard il hume une senteur étrange, un souffle fétide et suave, entre or et rouge. Cette fragrance trouble, qui traverse, à peine sensible, celles de la menthe et du sorgho, vient réveiller de lointains souvenirs enfouis au fond de son âme.

Dans sept jours, ce sera la fête de la Mi-Automne. La lune très ronde et très claire se lèvera haut dans le ciel, les sorghos dans les champs seront calmes et solennels. Leurs épis baignés de clarté, comme trempés de mercure, lanceront des éclats. Et sous l'ombre ciselée de l'astre blanc, mon père sentira avec plus d'acuité encore ce relent fétide et suave. Ce jour-là, à nouveau le commandant Yu le traînera par la main au milieu des champs. Les corps de centaines de paysans, entassés pêle-mêle, irrigueront les sillons de leur sang, et la terre noire, détrempée, ne sera plus que boue fluide qui entravera leur marche. La pestilence sera suffocante. Des chiens venus se repaître de chair humaine les fixeront, tapis au milieu des sorghos, de leur regard brillant. Yu sortira son arme : un coup, et deux yeux

s'éteindront ; une nouvelle détonation, et une autre bête tombera. Le reste de la meute se dispersera en grondant et ira se reformer un peu plus loin, l'œil toujours avide et rivé aux cadavres. L'odeur sera de plus en plus forte. « Ces chiens de Japonais et leurs sales cabots ! » hurlera le commandant en déchargeant son arme sur les fuyards. Puis à mon père : « Avance, gamin ! »

Sous le clair de lune, ils s'enfonceront plus profond entre les sorghos. La senteur fétide et pénétrante imprégnera ses sens. Durant les mois, combien plus violents et cruels, qui suivront, jamais cette « suave puanteur » ne le quittera.

Les feuilles chuchotent dans le brouillard. Par à-coups leur arrive le clapotis des eaux claires de la rivière Mo, qui tranquillement traverse la plaine embrumée. Mon père a rattrapé la patrouille, il chemine au milieu d'un bruit de pas et de halètements. Deux crosses de fusil s'entrechoquent. Quelqu'un a dû marcher sur le crâne d'un squelette. Soudain, juste devant lui, un homme se met à tousser. Un bruit familier : immédiatement il y associe deux grandes oreilles qui rougissent pour un rien, celles de Wang Wenyi, la première chose qu'on remarque chez lui, minces et transparentes, sillonnées de minuscules vaisseaux sanguins. L'individu est, sinon, de petite taille, avec une grosse tête enfoncée entre les épaules. En dépit de l'épais brouillard, mon père finit par l'apercevoir, en train de bringuebaler au rythme de ses quintes. Il la revoit quand elle dodelinait, de cette façon-là exactement, et se prenait des gifles sur le terrain d'entraînement. Un jour – Wang Wenyi venait juste d'être intégré à l'escouade du commandant Yu –, l'instructeur a crié : « À gauche... toute ! » et lui, ravi, s'est mis à trépigner sans savoir dans quel sens tourner ! Le coup de trique qu'il a ramassé lui a arraché un « Maman ! » dont il a été impossible de déduire s'il pleurait ou riait. Les enfants qui par-dessus le muret observaient la scène étaient, pour leur part, pliés en deux.

« Qu'est-ce qui te prend ? l'apostrophe Yu Zhan'ao en lui envoyant son pied dans le derrière.

– J'ai le gosier qui gratte, mon commandant, répond-il en essayant de se retenir.

– Ce n'est pas une raison ! Si tu nous fais repérer, je t'étrangle !

– Oui, mon commandant », acquiesce l'homme, repris par une nouvelle quinte.

Mon père perçoit le commandant en train de bondir pour l'attraper par la nuque. Des sons étouffés s'échappent de sa gorge, instantanément la toux s'arrête. Quand les doigts du commandant se desserrent, ils laissent sur la peau deux traces aussi violettes que du raisin mûr. Dans le bleu-noir apeuré des yeux de Wang flottent la soumission et la reconnaissance.

Ils se faufilent au milieu des sorghos. Mon père a l'impression qu'on se dirige vers le sud-est. Jusqu'à présent ils ont suivi l'unique chemin qui relie le village aux berges de la Mo. Un étroit sentier en plein jour d'un blanc azuré. Au départ couvert d'une terre d'un noir d'encre, il a tant été piétiné que la couleur s'est effacée. À la surface, innombrables, les empreintes en pétales des vaches et des moutons, les traces en arcs de cercle des mulets et des chevaux. Les crottes des mulets ressemblent à des pommes sèches, la bouse craquelée à de minces galettes rongées par les vers, et le crottin de mouton à de petits haricots noirs. Mon père le connaît bien, ce passage. Il l'empruntera souvent, plus tard, lorsqu'il sera obligé de travailler aux fourneaux japonais. Mais il ignore quelles aventures amoureuses se sont ici jouées pour Grand-Mère. Je sais, moi. Il ignore que son corps satiné, d'un blanc de jade, s'est abandonné sur cette terre d'obsidienne à l'ombre des sorghos. Cela aussi, je le sais.

La brume stagne entre les plants, elle épaissit, on n'a plus cette impression de fluidité. Les tiges sèches frappent les hommes et leurs charges avec un cri plaintif, de lourdes perles s'écrasent sur le sol. C'est un liquide clair, glacé, au parfum frais, mon père lève la tête et une goutte lui tombe dans la bouche. Au cœur d'une pelote de brouillard, il voit osciller les épis. Les feuilles trempées lacèrent sa chemise et ses joues. La bise qui malmenait les champs lui fouette désormais le crâne à coups de petites rafales. La rivière est proche.

Sans doute d'une nature aquatique il s'y est souvent baigné, et Grand-Mère affirmait qu'il avait plus de plaisir à voir l'eau que sa mère ! À cinq ans déjà, jambes bien droites et fesses roses pointées vers le ciel, il plongeait tel un petit canard. Avec sa vase noire comme le velours et douce comme l'huile, le fond du lit lui est familier. Les berges humides sont envahies de tendres graminées et de roseaux gris-vert, de puéraises sauvages qui rampent sur le sol et de simples fièrement dressés. Les crabes y impriment la marque

de leurs fines pattes dans la boue et à l'automne, quand le temps fraîchit, avec le vent les grandes oies sauvages prennent leur essor vers le sud, dessinant dans le ciel une croix ou un V renversé. Quand les sorghos sont rouges, à la nuit, les crabes par bandes escaladent la rive en quête d'une pitance parmi les herbes. Leurs mets préférés : bouses fraîches et charognes. Mon père écoute les bruits de la rivière, il songe à ces soirs d'automne où en compagnie de Liu Luohan, un de nos vieux employés, il leur donnait la chasse. Dans le gris de la nuit, un vent doré glissait à la lisière de l'onde. Les étoiles vertes brillaient d'un éclat incomparable sur le camaïeu de bleu du ciel. Elles étaient toutes là, au rendez-vous : la Grande Ourse en forme de louche, dite constellation de la Mort ; le Sagittaire en forme de van, dit constellation de la Naissance ; et le Bouvier désespéré et prêt à se pendre ; et la Tisserande qui veut se jeter dans la rivière... Le vieux Liu a travaillé de longues années pour notre famille, à la distillerie c'était lui qui s'occupait de tout, et mon père, toujours fourré dans ses jambes, le suivait comme l'aurait fait un fils. Dans son cœur que trouble le brouillard s'est allumée une lampe au globe en verre ébréché par les fêlures duquel, sous le couvercle en métal, la fumée s'échappait ; à la lueur si faible qu'elle n'éclairait de l'obscurité qu'un périmètre restreint. L'eau venait miroiter dans sa lueur, dorée comme un abricot mûr, charme éphémère qui s'enfuyait à la vitesse du courant puis se remettait, dès qu'elle avait replongé dans l'obscurité, à renvoyer le scintillement du ciel étoilé. Mon père et le vieux Liu étaient vêtus de capes de pluie en joncs et feuilles de bambou. Assis près de la lampe, ils écoutaient les sanglots étouffés du flot – sa plainte sourde. De temps à autre, des vastes étendues de sorgho sur les rives montait l'appel d'un renard en quête de compagne. Attirés par la lumière, les crabes avaient commencé de se rassembler. Les deux compères, calmement assis, prêtaient l'oreille aux chuchotements de l'univers. Les crabes avançaient déjà en masses grouillantes vers la lampe. L'odeur nauséabonde de la vase remontait par à-coups. Tout excité, mon père était prêt à bondir, mais le vieux Liu le retenait d'une main ferme sur l'épaule. « Du calme ! disait-il. Les impatients boivent toujours froide leur soupe de riz ! » Alors, s'efforçant de prendre son mal en patience, il ne bougeait plus. Dès qu'ils étaient sous la lampe, les crabes s'arrêtaient net. Serrés les uns contre les autres, ils

tapissaient le sol. Leurs carapaces vertes avaient des reflets satinés, de leurs profondes orbites sortaient des yeux oblongs, protubérants, et leur bouche, dissimulée, crachait une mousse colorée, multitude de bulles défiant les pêcheurs mais vite refoulées par les manteaux de pluie aux longs poils. « Vite ! » criait soudain le vieux Liu. Et mon père de bondir. Se bousculant, ils attrapaient par les coins le filet aux mailles serrées qui attendait sur le sol et le soulevaient avec sa charge de crabes, laissant la vase à nu. Puis ils en nouaient les extrémités, le mettaient de côté et immédiatement, avec la même dextérité, en relevaient un autre. Ils étaient si lourds qu'il était impossible d'évaluer le nombre de crustacés qui s'y étaient logés – des centaines, ou des milliers.

Mon père suit le groupe qui évolue au milieu des sorghos, mais c'est encore aux crabes qu'il pense. Il culbute les tiges sur son passage. Toujours agrippé à la veste du commandant, qui le traîne à moitié, il se sent tomber de sommeil, son cou se durcit, ses paupières sont lourdes. Il se rappelle : quand on allait à la pêche avec le vieux Liu, on était sûr de ne jamais revenir les mains vides. Grand-Mère et lui en ont tant mangé qu'ils finissaient par être écœurés. Il n'était pourtant pas question de jeter la nourriture ! Luohan les hachait avec son couteau, les broyait avec la meule à soja, les salait et les mettait à macérer dans une jarre où ils se transformaient en excellente sauce. On en consommait à longueur d'année, et quand les restes finissaient par empester ils servaient à engraisser les plants de pavots. J'ai ouï dire que Grand-Mère fumait l'opium sans pour autant être dépendante. De là, disait-on, son teint de pêche et sa bonne humeur. Les plants nourris à la sauce de crabe donnaient des fleurs superbes : roses, rouges, blanches, trois couleurs qui se mariaient à merveille, et un parfum qui chatouillait agréablement les narines. La terre noire de la région est fertile, les semailles portent leurs fruits, et les récoltes sont abondantes. Les paysans du coin ont toujours été de francs gaillards, robustes et fiers d'eux-mêmes. La rivière Mo regorge d'anguilles blanches et épaisses, de la bonne chair retenue par une arête, et que la seule vue d'un hameçon suffit à appâter !

Le vieux Liu est mort l'an dernier sur la route qui va de Jiao à Pingdu. De son corps il n'est resté que des lambeaux épars qu'on a dispersés çà et là. Ils l'avaient écorché vif, et la chair tressaillait

comme celle d'une grenouille à laquelle on vient de retirer la peau. Au simple souvenir de ce cadavre mon père sent un courant glacial lui parcourir l'échine. Il se rappelle encore cette soirée, il y a sept ou huit ans, où Grand-Mère avait trop bu – appuyée au tas de feuilles de sorgho dans la cour, elle le tenait par l'épaule et lui susurrant tendrement : « Ne t'en va pas, petit père... Si tu ne le fais pas pour le taoïsme, fais-le pour le bouddhisme ! Si tu ne le fais pas pour les poissons, fais-le pour l'eau ! Si ce n'est pas pour moi, fais-le pour Douguan ! Reste, je t'en prie ! Et si tu veux que... Oui, ça aussi... Tu es comme un père pour moi... » Il se souvient qu'après l'avoir repoussée le contremaître avait en vacillant gagné l'écurie pour y préparer la pitance des bêtes. Nous avions deux grands mulets noirs à la maison, avec notre distillerie nous étions les plus riches du village. Le vieux Liu n'est pas parti. Jusqu'au jour où les Japonais les ont réquisitionnés pour le chantier de la route Jiao-Pingdu, il a continué de superviser le travail.

Du village déjà lointain leur parvient un long braiment. Mon père sursaute et écarquille les yeux : c'est toujours la brume, compacte et translucide. Les tiges des sorghos dressent à l'infini, les unes après les autres, des barrières serrées que voilent vaguement les vapeurs. Depuis combien de temps marchent-ils dans ces champs ? Il ne sait plus, ses pensées se sont perdues dans le cours de la rivière, perdues dans le flot des souvenirs. Il ignore pourquoi il s'est laissé entraîner si vite, et si confusément, dans cette mer de rêves et de sorgho. Il ignore où il est. L'an dernier, le jour où il s'est égaré dans les champs, c'est grâce au bruit de la rivière qu'il a retrouvé son chemin. C'est elle encore qui à présent le réveille : l'escouade va vers le sud-est, dans sa direction. Et du coup cela lui revient : on va dresser une embuscade, attaquer les Japonais, les tuer, comme des chiens. Ils seront bientôt sur cet axe nord-sud qui coupe en deux la plaine encaissée et relie les sous-préfectures de Jiao et Pingdu. Une voie que les Japonais ont forcé les paysans à ouvrir sous la menace de leurs fouets et de leurs baïonnettes.

Les hommes sont fatigués, harassés, le désordre se fait plus violent dans les sorghos, la rosée ruisselle, elle trempe leurs crânes et leurs nuques. Wang Wenyi ne cesse pas de tousser malgré les rappels à l'ordre du commandant. La route est proche maintenant, son ombre prend confusément forme devant eux. Dans le brouillard apparaissent

de vagues trouées d'où émergent, perlées d'humidité, des tiges qui semblent fixer mon père avec mélancolie. Il a comme une illumination : elles sont vivantes. Leurs racines fouillent la terre noire, elles se nourrissent du soleil et de la lune, s'abreuvent de pluie et de rosée, les phénomènes du ciel et de la terre n'ont aucun secret pour elles. De leur couleur il déduit que le soleil a métamorphosé la ligne d'horizon en une pitoyable étendue rouge feu.

Quelque chose file soudain à ses oreilles, avant d'éclater un peu plus loin.

« Quel est l'imbécile qui a tiré ? » vocifère le commandant.

Mon père a senti la balle percer la brume et traverser le sorgho – un épi est tombé au sol, décapité. Tout le monde retient son souffle. La balle a sifflé sur toute sa trajectoire, mais nul ne sait où elle est tombée. L'odeur de poudre se dissout dans le brouillard.

« Ma tête, mon commandant ! Je n'ai plus de tête... », gémit Wang Wenyi.

Stupéfait, le commandant lui balance un coup de pied et l'invective : « Pour ne plus avoir de tête, tu as encore la langue bien pendue, abruti ! »

Puis il rejoint l'avant de la patrouille, plantant là mon père. Lequel à son tour s'approche et découvre un Wang grimaçant de douleur, au visage déformé, avec une traînée bleu foncé sur la tempe. La main qu'il y pose se couvre d'un liquide chaud et visqueux dont l'odeur rappelle celle des vases de la Mo – en plus frais. Plus forte que le parfum de la menthe, que l'amertume sucrée du sorgho, une odeur qui enchaîne en souvenirs pressés ce présent fugitif au passé immortel, à la boue de la rivière et à la terre noire des champs... Il est des moments dans la vie où tout sent le sang humain.

« Oncle ! Tu es blessé !

– C'est toi, Douguan ? Ma tête est toujours au bout de mon cou ?

– Oui, et bien plantée ! Il n'y a que l'oreille qui saigne un peu. »

Wang Wenyi se frotte le lobe, pousse un cri à la vue de ses doigts rougis et reste pétrifié.

« Je suis blessé, mon commandant ! Blessé !... »

Le commandant revient et s'agenouille. Il l'attrape par la nuque et dit à voix basse : « Ne crie pas, ou je t'achève ! »

L'autre se fait muet.

« Où as-tu été touché ?



COMPOSITION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2014. N° 111990 (00000)
Imprimé en France